

À quoi bon une philosophie existentielle ?

DORIN ȘTEFĂNESCU

« Le Sabbat a été institué pour l'homme. Ce n'est pas l'homme qui est fait pour le Sabbat » (*Marc* 2, 27). En reprenant ces propos de l'Évangile, Benjamin Fondane les relie à leur contexte : « rapports médiats, extérieurs et formels dans la Loi, rapports immédiats, directs et intimes dans la Foi »¹. Contexte peut-être trop divisé en lui-même, puisque la « sainteté » de la Loi ne fut jamais mise en doute. Lorsque Pascal affirme que « le sabbat n'était qu'un signe, *Exode*, XXXI, 13, et en mémoire de la sortie d'Égypte, *Deutéronome*, V, 15, donc il n'est plus nécessaire puisqu'il faut oublier l'Égypte »², il souligne aussitôt le double sens (littéral et caché) de la Loi, qui est « réalité ou figure ». Or Jésus Christ « a levé le sceau. Il a rompu le voile et a découvert l'esprit »³. Comme tout signe, le sabbat renvoie à quelque chose de plus que lui ; car garder le repos signifie – dans son sens spirituel – le garder vivant, actif et tendu vers ce qui le surploomba absolument, le sur-signifié divin. Le garder, ce n'est pas le clore et l'interdire au changement, mais le faire transgresser et porter les fruits des semences qu'il contient. Ce n'est pas la lettre morte (cas où la Loi resterait celée dans l'obscurité de la stérilité)⁴, mais la lettre ranimée par l'Esprit. Miracle de la Vie qui brille au sein de la Loi et la fait briller. Or « les miracles sont pour la doctrine et non pas la doctrine pour les miracles »⁵. Bien que la Loi soit située au-dessus de la moralité et de la raison universelle, elle a été conçue pour servir l'homme, tout comme les miracles invoqués donnent vie à la doctrine et le sabbat humain se parachève dans le grand jour du repos divin. Aspect qui met des rapports non-formels et intimes entre l'homme et Dieu. Le repos de Dieu dans lequel l'homme vient se reposer n'est pas immobilité de l'interdit ; bien au contraire, c'est le repos de Dieu en l'homme, car celui qui est entré dans le repos de Dieu s'est lui-même reposé de ses peines (voir *Hébreux* 4, 9-11) : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau. Je vous donnerai des forces neuves ! » (Matthieu 11, 28)⁶. Le sabbat conformément à la Loi n'est suspendu que dans la mesure où son voile a été rompu et il est porté à l'éclosion par l'action féconde de l'esprit qui transperce le sens littéral⁷. C'est un passé actif plus ancien que le temps historique ou un *parce que* toujours existant qui met en mouvement le présent, le renouvelle dans un repos de la Présence, créateur et *àvenir pour* l'homme, où celui-ci puisse recevoir le don de la contemplation divine. C'est, pour Fondane, « l'esprit dans lequel la Loi peut être transgressée : les disciples ont cueilli des épis le jour du Sabbat *parce qu'ils avaient faim*, Jésus l'avait transgressée *pour* guérir un paralytique. La Loi est sainte, mais elle a été faite *pour* l'homme ; elle peut, par conséquent, être suspendue dès que les intérêts majeurs de l'homme risquent d'être meurtris plutôt que sauvegardés par elle. Le bien de l'homme commande non seulement le dessein de l'Histoire, mais aussi les desseins de Dieu »⁸.

Aujourd’hui, constate Fondane, à la suite de la thématisation hégélienne de la raison universelle et de l’esprit dialectique, l’homme ne pense plus que la Loi (et l’Histoire) ait été faite pour lui. C’est « une pensée qui a perdu confiance dans ses propres droits »⁹ ; les regagner serait, aux yeux de la dialectique post-hégélienne, revenir à une pensée condamnée par l’Esprit du Temps, réduite à un discours vide et à des métaphores poétiques. S’il y a une nouvelle philosophie existentielle (qui continuerait « la vieille pensée que proclama Jésus »), il faut voir si cette seconde vague (après celle d’un Pascal, d’un Kierkegaard, d’un Nietzsche ou d’un Chestov) pense que l’homme est fait pour la Loi (quel que soit le contenu de cette Loi) ou, bien au contraire, que la Loi est faite pour l’homme. À la différence d’une philosophie *de*, portant sur l’existence (philosophie du général et de la paix, du repos satisfait), la tâche d’une philosophie authentiquement existentielle (philosophie de l’exception, de l’inquiétude et de la rupture) serait « d’éclairer ce qui est inconditionné, historique et par là non valable pour tous ». Une philosophie qui ne cherche pas un savoir (ce que la connaissance pense de l’existant), mais appelle l’existant à penser la connaissance.

Il faut donc que l’existant soit un point de départ, c’est « celui-là même *qui déclenche la question* ». « C’est en cela, me semble-t-il – précise Fondane – que réside la nouveauté destinée à bouleverser de fond en comble la pensée spéculative ; car l’existant, en questionnant, met en branle la métaphysique et met en cause la connaissance ». Il est à savoir quelles seraient les réponses de la connaissance aux questions de l’existant dont la manière de questionner trouble la paix du déjà-connu. « La compréhension du *point de vue* de l’existant » renverse la logique d’un comprendre issu du connaître. En plus, quel est cet existant qui questionne ? Et, s’il n’est pas *causa sui*, est-il un être ? « C’est précisément à l’existant seul qu’il appartient de faire connaître son point de vue », mais en le faisant connaître, ne le livre-t-il pas à une connaissance qui se le subordonne ? Si elle le subordonne à son propre exercice cognitif, elle le transforme en objet fini, en finitude. C’est une double perte : l’existant est réduit à ce qu’il n’est pas, en un concept vidé de vie, traité en tant que précipité abstrait d’une pensée ; mais, en plus, il est dégradé ontologiquement, puisqu’on lui confère un statut secondaire par rapport à ce qui existe réellement. Si l’existant se fait connaître à la connaissance, est-ce vraiment celle-ci qui le connaît, ou bien s’épuise-t-elle devant quelque chose qui s’offre à sa compréhension, mais qu’elle ne peut pas comprendre ? C’est la raison (universelle ou non) qui n’est pas capable de surmonter ce qui lui résiste, un existant qui ne lui ressemble pas, qui n’est pas à l’image de sa propre existence. Or c’est justement grâce à cette résistance que le rapport se renverse : c’est l’essence même de la raison qui s’offre à l’existant, le concept qui sombre dans le pré-conceptuel. Tout à coup, ce qui interrogeait est interrogé, accusé, mis en doute et à l’épreuve. C’est « l’interrogation passionnée de la connaissance par l’existant ».

La raison qui questionne est la raison qui voile ; ses questions font écran entre le point de vue de l’existant et ce qui est à voir à partir de l’existant même. Si Kierkegaard recourt à l’angoisse, c’est parce qu’elle nous révèle « le néant que la raison universelle nous dissimule ». Or l’angoisse n’entre pas dans les catégories du connaître ; bien au contraire, elle les défie et les repousse dans le domaine de la finitude. C’est la raison pour laquelle l’angoisse ne peut pas être

voilée, apaisée, apprivoisée ; c'est à elle de révéler le néant. « Mais le néant, souligne Fondane, n'est pas un néant *de l'existant*, mais un néant *dans l'existant* », une fêlure dans l'existant ou une syncope de la liberté : le péché. Si le néant prend les apparences de la raison universelle ou devient le principe (de l'Histoire, du Destin) qui persuade l'homme qu'il est « une passion inutile », alors il reste non-dévoilé. Si, par contre, le néant est dévoilé par l'angoisse, il rompt avec la raison et se montre tel qu'il est, révélation du péché. C'est-à-dire la révélation de quelque chose qui se montre en nous-mêmes, qui nous ronge à la racine de notre être, et en même temps révélation de quelque chose qui nous manque. Comme tout symbole, le néant est marque et manque à la fois : il dé-marque le lieu où quelque chose nous manque, une absence qui fait relief ou pli. Une absence qui désespère¹⁰, mais qui *se fait voir*. Cela ne veut pas dire que l'être de l'existant pourrait se réduire à une espèce de manque pur, siège exclusif du néant ; si le néant est *dans l'existant*, c'est à l'existant de prendre la tâche de sa révélation, d'exister comme cadre révélateur. C'est toute sa valeur, car ce n'est pas lui le néant (ce qui l'anéantirait comme tel), mais la seule « chambre obscure » où le néant puisse se dévoiler et donc se dé-néantiser.

Dévoilement qui passe pour absurde aux yeux de la raison qui ne donne pas son assentiment à un tel tour de force paradoxal. Or, dit Fondane, « il faut se passer de cet assentiment », puisque, comme pour Kierkegaard ou pour Chestov, « l'Absurde n'est pas *en deçà*, mais *au-delà* de la Raison ». Cet *au-delà* pose l'existant non seulement comme transcendance, mais comme préexistant toute logique (« si l'angoisse en effet précède la logique, l'existant précède donc l'Existence et le singulier le général »). Son point de vue précède l'horizon de la vue, pareillement à la lumière qui est à la source de ce qui est vu. Bien qu'elle ne soit pas vue, elle met en lumière tout le visible. Mais cette antériorité est en même temps source d'inquiétude : quelle transcendance nous questionne et à laquelle notre raison se montre impuissante à répondre ? D'ici la tendance « naturelle » de poser « le rapport de notre impuissance à quelque chose *qui peut* ». Tendance irrépressible, puisque les questions sont urgentes et ne supportent pas de délai. En effet, que répondre à une question qui, tout en se posant en nous-mêmes, se pose *avant* nous, avant même que nous puissions ouvrir la bouche ? Nulle pensée n'a assez de temps pour répondre à des questions si pressantes, pour voir l'im(pré)visible qui déjà n'est plus. Mais c'est justement « de la pensée de l'existant *pendant que*, engagé dans un réel qui n'a encore ni forme ni structure, que la philosophie existentielle s'occupe ». C'est une pensée qui n'a pas le temps de s'étonner ; bien plus, qui n'a pas le temps de penser, qui se laisse penser dans le «pendant que» du réel où elle baigne. Cela ne veut pas dire que ce serait une pensée sans problèmes ; son point de vue étant celui de l'existant, elle suit ce changement de perspective ; sa problématique c'est l'existant et non pas la connaissance. « Je pense que je pense» ne tourne pas au «je pense, donc je suis », mais au «je pense que je suis ».

La pensée existentielle authentique ne pose pas un divorce (comme le fait la philosophie dite positive) entre vivre dans une catégorie et penser dans une autre ; elle vit et pense selon l'existant qui se donne comme expérience à vivre et à penser. Expérience de l'angoisse révélatrice du néant et du péché, d'autant plus malheureuse qu'elle se confronte à la position d'un existant *pendant que*, mais qui l'oblige de s'ouvrir vers la préposition d'un *avant que*. Or ce n'est pas le nominatif de l'existant *pendant que* (son nominal appellatif comme tel) qui la met

en branle, mais surtout l'accusatif de l'*avant que* (ce qui ne peut pas être nommé et donc appelé), l'accusation anonyme mais incontournable du péché dévoilé. « Voilà enfin le philosophe aux prises avec la souffrance humaine », avec la conscience malheureuse dont on ne peut tirer aucune satisfaction de l'esprit, pas même une paix qui serait offerte par le Dieu des philosophes. Et cela parce qu'« un Dieu (j'entends, un véritable !), c'est le contraire de la rationalité absolue ; il n'a rien d'apaisant ; il ne peut donner nulle satisfaction à l'Esprit ! ». C'est l'expérience inquiétante, et pour cela même inintelligible au philosophe, le discontinu de l'exception *possible*, désespérante pour l'homme, mais pleine d'espoir pour un Dieu à qui « tout est possible »¹¹. Même si cette expérience semble interdite à la cogitation philosophique, « il ne s'agit nullement, avec la pensée existentielle, d'un abandon de la connaissance, d'un *sacrifizio del intellecto*, mais de la recherche enfin d'une connaissance véritable qui ne se détournerait de rien de ce qui est ». *De rien de ce qui est* ; c'est-à-dire une pensée qui n'évite que le non-être, et s'arrête sur le seuil des étants pour se laisser penser par ce qui est, y compris l'expérience du désespoir, pour laquelle les derniers confins de la compréhension, à la limite du possible et de l'impossible, font partie d'un existant qui se fait et se défait sans cesse, qui est et n'est pas, serait-ce le connaître qu'on ne connaît pas ou le non-savoir du mystique qui est un mode de savoir.

Est-ce donc d'une vérité que parle la philosophie, une vérité qui se donne à connaître telle que la raison veut la connaître (« une vérité contraignante », « la fille de notre soif de servitude »), ou bien s'agit-il d'une vérité qui se donne en tant qu'existante et par cela même révélatrice d'un tout autre type de connaissance ? La pensée est-elle en mesure d'affirmer quoi que ce soit sans que dans son contenu ne s'affirme la possibilité même de cette affirmation ?¹² Si ce n'est pas la vérité qui a été faite pour la pensée, mais la pensée pour la vérité, la vérité a été faite pour se montrer à l'homme, pour que la pensée puisse l'atteindre. Mais elle ne le pourrait si en elle-même ne s'affirmait ce qui rend toute affirmation affirmable : en soi, l'inaffirmable comme tel de tout principe inné. C'est la raison pour laquelle la philosophie existentielle se fonde sur l'autorité de la révélation du Livre, seul parmi les livres qui « craque sous la pression d'une possibilité infinie, ouverte à l'Homme », fille ou parente de la pensée prophétique. Non pas un retour à la sécurité d'une foi perdue, à la quiétude des réponses toutes faites, mais l'horreur du repos et de la certitude, le risque¹³ de la question qui ramène la possibilité de la réponse. Crise philosophique ou religieuse ? « Impertinente inquiétude » qui est la méthode propre à une métaphysique de la rupture et non pas à une métaphysique du clos. Méthode (*methodos* : voie et voyage) apparemment à la portée de la philosophie : « *maintenir l'inquiétude dans l'existant* » ; c'est-à-dire le maintenir vivant, ouvert au paradoxe de la vie. Mais pour que la pensée puisse comprendre cette inquiétude *dans l'existant*, elle devrait être elle-même inquiète, comme déconcertée et décentrée, affolée et angoissée, bref : détachée de la logique qui a beau d'être inébranlable¹⁴. C'est pourquoi « la philosophie existentielle ne commence pas avant mais seulement à partir de l'instant où tout enseignement finit, où le Savoir ne répond plus à nos questions »¹⁵. Les questions ne trouvent plus de réponses satisfaisantes pour l'Esprit ; elles se posent dès que le savoir se tait car il ne sait pas davantage. Dans ce silence de la sagesse ignorante surgit une question impossible, essentielle, qui met tout en question¹⁶. C'est l'exception inintelligible, non valable pour tous, qui vient au même instant que

la révélation de l'existant, *pendant que* celui-ci met en crise et en accusation le repos (tout ce qui est consentement et contentement), pour le déchirer jusqu'à la limite infranchissable, *avant que* le néant ne l'éclipse.

« À partir de là – mais de là seulement – débute la philosophie inconditionnée, historique, non valable pour tous – qui, par le fait même d'être, institue la critique de la théorie de la connaissance telle que formulée par la philosophie positive et lui assigne ses limites ». Avant d'être liberté, l'existant est refus ; mieux, sa liberté est refus au clos et aux fausses issues, à l'immanence et aux fausses transcendances. S'il s'agit d'une philosophie de la rupture et de l'exception, il pourrait y avoir le danger que cette exception devienne concept ou catégorie, dans la mesure où tous les existants seraient pris pour exceptionnels. Mais l'exception n'est pas n'importe quel existant ; « une philosophie non valable pour tous, cela veut dire seulement, peut-être : non valable pour tout homme pendant que plongé dans les conditions ordinaires de la vie où, pour chaque question, il y a une réponse toute prête ». Ce n'est que l'existant imprévisible qui est exception, apparition soudaine qui fait de chacun *l'unique*, le nouvel être élu pour lui-même¹⁷. Non pas *par* lui-même, car « l'expérience qui fera de nous une « exception » et nous livrera aux problèmes existentiels ne dépend pas de nous ». C'est à nous d'écouter la promesse d'un renouveau, qui ne s'adresse qu'à nous, mais elle résonne depuis toujours, *avant que* nous puissions en avoir l'expérience. Ne pas savoir l'écouter, c'est ignorer son *avant que*, refus qui rend impossible le *pendant que* de l'expérience existentielle. Ce serait rester (et « se reposer ») dans un Dimanche qui ne finira jamais. Mais la promesse donne ce qu'elle promet, c'est déjà le don d'un presque-rien et d'un presque-tout, « la voix étrange du « grand Lundi » qui rend le Dimanche de l'Histoire si sombre, si anxieux, si long »¹⁸. Laisser l'existant aux prises avec le néant, c'est le laisser ravager par un « pouvoir magique », révélation négative qui doit mûrir, c'est-à-dire se nier elle-même. Sinon, l'existant reste devant la porte d'une Loi close, pour laquelle l'homme croit être fait. Or la promesse ne détruit pas la Loi, elle abroge son jugement ; elle annonce que la porte de la Loi est ouverte (et l'a toujours été), mais elle ne l'est que pour chacun à part, pour une entrée d'exception et d'élection qui est le privilège de l'unique. Tout comme la Loi est faite pour un tel homme, « cette porte n'était faite que pour toi », dit le gardien dans *Le Procès* kafkaïen. Un *toi* qui singularise l'accès, le passage révélateur vers la lueur qui brille au cœur de la Loi. C'est l'existant qui doit la questionner, mais – pareil à Perceval – il doit poser la question juste et urgente, inconditionnée *parce que* vitale (« une question qu'il n'avait jamais posée »), pour que la Loi mûrisse et soit suspendue. Non pas supprimée, mais gardée et surmontée d'elle-même, détachée de sa logique extérieure, ranimée – par une rupture radicale – dans la révélation de la Vie qui se promet. Car – selon Kafka, cité par Fondane – « la logique a beau être inébranlable. Elle ne peut résister à un homme qui veut vivre ». On ne doit pas forcer des portes ouvertes, mais – sans connaître à proprement parler le don à venir, déjà venu – vivre dès l'instant cette ouverture même, franchir le seuil d'un grand lendemain.

NOTES

- ¹ *Le Lundi existentiel et le dimanche de l'histoire*, Éditions du Rocher, Monaco, 1990.
- ² Pascal, *Pensées*, t. II, fragment 423, édition de Michel Le Guern, Éditions Gallimard, Paris, 1989, p. 40. Les deux passages bibliques mentionnés mettent l'accent sur le commandement de « garder le jour du Sabbat », car c'est un *signe* entre Dieu et les hommes.
- ³ *Ibidem*, t. I, fragment 243, l'édition citée, p. 182.
- ⁴ C'est le sens profond de la grâce qui fait sortir l'homme des ténèbres d'une Loi doctrinaire (voir Siméon le Nouveau Théologien, *Discours éthiques*, 10).
- ⁵ Pascal, *op. cit.*, t. II, fragment 684, l'édition citée, p. 188. « Jésus Christ guérit l'aveugle-né et fit quantité de miracles au jour du sabbat, par où il aveuglait les pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger des miracles par la doctrine ».
- ⁶ Sur ce passage, voir l'ample commentaire de Kierkegaard dans *L'école du christianisme*, concernant la signification de « l'appel ».
- ⁷ Il s'agit de « cette signification d'une éclosion de la Loi, qui donne naissance à un être nouveau, vivant, déconcertant » (R.-L. Bruckberger, dans *L'Évangile*, traduction moderne par R.-L. Bruckberger et Simone Fabien. Commentaires pour le temps présent par R.-L. Bruckberger, Éditions Albin Michel, Paris, 1976, p. 108).
- ⁸ Fondane fait référence à *Marc* 2, 1-12, en reprenant un thème cher à Kierkegaard, à savoir « si la guérison du paralytique ou la faim de l'homme passent *avant* les intérêts de l'Histoire et ceux de la raison universelle. Et tout cela du *dedans* de la philosophie, non du *dehors* ». Voir Kierkegaard, *L'école du christianisme*, chap. II.
- ⁹ Et l'audace de *croire* à ses droits : « Pourquoi aucun des pharisiens disaient : cet homme n'est point de Dieu, car il ne garde point le sabbat » (*Jean* 9, 16).
- ¹⁰ C'est, selon Kierkegaard, le désespoir dans le fini ou le manque d'infini (« manquer d'infini resserre et borne désespérément ») et aussi le désespoir dans la nécessité ou le manque de possible (« manquer de possible signifie que tout nous est devenu nécessité ou banalité ») (*Traité du désespoir*, Éditions Gallimard, Paris, 1980, pp. 89, 100).
- ¹¹ Pour l'homme c'est l'expérience de la foi : « À Dieu tout est possible. Vérité de toujours, et donc de tout instant. C'est un refrain quotidien et dont on fait chaque jour un usage sans y penser, mais le mot n'est décisif que pour l'homme à bout de tout, et lorsqu'il ne subsiste nul autre possible humain. L'essentiel alors pour lui c'est s'il veut croire qu'à Dieu tout est possible, s'il a la volonté de *croire* » (Kierkegaard, *Traité du désespoir*, l'édition citée, pp. 97-98).
- ¹² L'éveil à l'horizon de la liberté affirme ce qu'on ne peut pas constater, mais seulement reconnaître comme quelque chose qui rend possible l'affirmation : « Cette reconnaissance – dit Gabriel Marcel – doit assurément pouvoir se traduire par une affirmation énonçable ; toutefois prenons bien garde que cette affirmation doit présenter un caractère singulier : c'est d'être elle-même comme la racine de toute affirmation énonçable. Je dirais volontiers que c'est la racine mystérieuse du langage » (*Foi et réalité*, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1967, p. 21).
- ¹³ « Aux yeux du monde le danger c'est de risquer, pour la bonne raison qu'on peut perdre. Point de risques, voilà la sagesse » (Kierkegaard, *Traité du désespoir*, l'édition citée, p. 92).
- ¹⁴ Tout comme l'étant désolidarisé de l'Être, l'existant « s'affole, parce qu'au lieu de marquer le sens, il devient lui-même libre de tout sens, insensé, aliéné à et par un sens non seulement inconnu, mais

surtout inenvisageable, impensable » (Jean-Luc Marion, *Dieu sans l'être*, Quadrige / PUF, Paris, 2002, p. 134).

¹⁵ C'est un autre type d'enseignement qui suit une voie particulière. En fait, selon Kierkegaard, « deux voies s'offrent à l'existant : ou bien il peut tout faire pour oublier qu'il est existant (...) ; ou bien il peut porter toute son attention sur le fait qu'il est existant ». Philosopher, c'est enseigner à des existants par un existant, ce qui suppose un effort continu vers la vérité. Or « l'effort continu, c'est la conscience d'être existant » (*Post-scriptum non scientifique et définitif aux Miettes philosophiques*, II, 2, chap. 2, dans : Kierkegaard, *L'Existence*, PUF, Paris, 1981, pp. 46, 48).

¹⁶ Mais, demande à juste titre E. Levinas, « le non-repos, l'inquiétude où la sécurité de l'accompli et du fondé se met en question, doivent-ils toujours s'entendre à partir de la positivité de la réponse, de la trouvaille, de la *satisfaction* ? » (*De Dieu qui vient à l'idée*, Vrin, Paris, 1998, p. 168).

¹⁷ Si la pensée objective (qui fait système) n'a aucune relation avec la subjectivité existante, l'être particulier, l'Individu, est plus que l'espèce, catégorie chrétienne décisive, selon Kierkegaard. C'est – dit-il – « l'exception énergique et résolue » qui a la force d'assimiler le général, qu'elle pense « avec une énergie passionnée » (*La Répétition*, dans : *L'Existence*, l'édition citée, p. 66). De telles arché-exceptions sont Abraham, Job, mais aussi Socrate (« l'inappréciable mérite de Socrate est d'être un penseur *existant*, et non un spéculant qui oublie ce qu'est l'existence », *Post-scriptum...*, II, 2, chap. II, dans : *L'Existence*, l'édition citée, p. 70).

¹⁸ Si l'on suit l'interprétation de Saint Maxime le Confesseur, c'est le huitième jour, la transformation réelle, selon la grâce, et en même temps le premier jour, unique et éternel, « l'arrivée sur-lumineuse de Dieu, qui aura lieu après la stabilisation de tout ce qui est en mouvement » (*Ambigua*, II, 157).

What Good is an Existential Philosophy?

Abstract

The commentary focuses on the significations revealed in one of Fondane's last texts, *The Existential Monday and the Sunday of History*, in which the author tries to provide arguments in favour of the existential philosophy. If the Hebrew Law was transgressed and suspended by Jesus, transformed and renewed in a Law created for man, after the Hegelian thematisation of the universal reason, man doesn't think any more that the Law (and the History) is created for him. In contrast with a philosophy of, treating on existence (philosophy of the general and of the content rest), the task of an authentic existential philosophy (philosophy of the exception, of the concern and of the break) would not be to search for a knowledge, but to call the existent to think and to question the knowledge. It is about the significance of the existent rather than of the existence, as a point of departure. The existential thought doesn't assume a divorce between living in a category and thinking in another; it is living and thinking according to the existent which offers itself as an experience to be lived and thought. Therefore the Sunday of the rest (in history and in ourselves) must be exceeded towards the revelation of Life, of an unique and eternal great Monday.